

Pour Véronique Blanc, l'individu est la principale expression. Il est une création qui se fait à travers les évènements et qui évolue avec les indices qu'il rencontre.

Ses tableaux témoignent : l'homme est un projet libre qui n'est pas donné à l'avance et qui apprend son devenir en même temps qu'il devient. Sous la matière pétrie par le pinceau, il n'a pas à décider une fois pour toute de ce qu'il va être... Non ! Il le découvre au fur et à mesure qu'il avance vers lui-même.

Ses tableaux parlent : c'est en se risquant à la traduction émotionnelle de telle action donnée, c'est en portant attention à telle couleur, c'est en faisant tel choix, telle préférence, que l'individu devient « projet » dans lequel il se surprend.

La force de son travail c'est précisément une attitude d'humilité et d'attente face à la toile. Elle ne cherche pas le contrôle sur l'inspiration. Elle ne s'approprie pas. Elle laisse parler l'humain avec ses désirs, ses doutes, ses nécessités.

Alors elle devient irrésistible : on n'a plus qu'à la suivre pour comprendre. Elle précède ou elle pousse mais jamais elle ne se fait mener d'aucune manière. Elle laisse venir, elle voit, elle attend... La toile est là, prête à transcrire la beauté fragile de l'individu...

Alain Vasseur. Dijon, février 2001.

L'éphémère prend forme

Equilibriste de l'instantané, Véronique Blanc est à l'affût du mouvement qui « parle ».

Furtif.

« La lumière ne vient jamais d'où on l'attend ». Véronique Blanc prend du recul devant l'une de ses toiles, « La prière », la jauge et acquiesce.

Elle ne croit pas si bien dire. Face à l'axe Gambetta, une devanture, presque oubliée de la rue des Bosquets, est redevenue soudain transparente. Sans bruit ni éclat, pour la première exposition publique de cette trop discrète artiste-peintre lunévoisienne.

Tout droit sortie de son atelier, elle se confine au plus profond de cet ancien local commercial où elle a élu galerie éphémère.

Pourrait-elle disparaître en un claquement de doigts que cela l'arrangerait bien. Mais bel et bien coincée par les circonstances qu'elle a provoquées, elle attend le regard extérieur, neuf et encore instinctif. Piégée, la femme se laisse pudiquement dévisagée. Et l'artiste, enfin envisagée.

« C'est la fin du tout-caché et le début du tout-montré! »

Une fenêtre. « J'aurais préféré

que vous veniez lorsque les enfants des écoles découvriront mon travail.

Le regard de tous les publics m'intéresse ».

De l'informe

D'un coup d'œil franc et pétillant, elle considère le visiteur. « Ya pas d'ordre dans les toiles, commencez par celle que vous souhaitez! Enfin, elles sont quand même numérotées dans ce sens... ». La consigne est lâchée. Autant suivre le cheminement, il lie les toiles selon des « séries » de couleurs et de techniques.

« Je pars de l'informe pour faire jaillir la forme, ou l'inverse, ça dépend! », tente-t-elle d'expliquer.

Naît alors l'esquisse d'un corps ou de l'une de ses parties, seulement.

Attentive, elle est à l'écoute de l'instant où l'expression corporelle dans l'immobilité ou le mouvement fera naître l'émotion, puis le trait.

« C'est une vague qui me prend et que je m'efforce de retrans-



crire sur la toile ou le papier. » Des personnages jetés là, à l'acrylique, s'isolent et ressortent sur des fonds abstraits martyrisés par des griffures.

« Il faut que ça représente quelque chose, sur la toile, pour mieux s'évaporer ensuite dans le flou... ».

Des pieds à la tête, de la tête aux bras, les corps s'appré-

hendent sous des points de vue différents. Laissant cette spiritualité informelle à la libre interprétation.

Eline HECKEL

● Galerie Ephémère, 17 rue des Bosquets, ouverte jusqu'au 28 juin, le vendredi, samedi, dimanche et lundi de 10h à 12h et de 14h à 19h et le mercredi de 14h à 19h.

DEUX TABLEAUX, UNE HISTOIRE.

Attiré par l'odeur et la nostalgie, dans le logis d'un peintre, un fantôme pénètre. Si les anges n'ont pas de sexe, les fantômes non plus.

C'est son portrait, celui du temps où elle était belle et courtisée, qu'elle vient revoir. Comme chaque année.

Il est toujours là, dans la pénombre, au centre de l'atelier, sur son chevalet.

Pour le protéger de la poussière des ans, on l'a pieusement recouvert d'un drap. Ca lui donne l'air d'une religieuse, d'une fille d'Islam ou d'un fantôme. Le peintre, lui aussi, erre depuis belle lurette dans le royaume des ombres.

Parfois, pour se dégourdir, il fait les cent pas dans la ruelle qui porte son nom. Et s'étonne que personne ne le reconnaisse ni ne le salue bien bas.

A travers le voile tout mité, elle se voit comme dans un miroir.

Paupières closes, lèvres pincées et ces narines que nul souffle ne fait plus frémir. C'est la même expression hautaine qu'elle a promené toute sa vie sur le monde. Elle le voulait à ses pieds, comme les autres, pas dans son lit, la Comtesse.

Et voilà que, dans son coin, l'autre, la modèle à trois sous, exhibe toujours ses fesses ! Pour inspirer son pinceau, elle lui a dévoilé aussi son devant !

Mais le peintre n'a pas osé franchir le Rubicon de la respectabilité.

En immortalisant un mont de Vénus comme son ami Gustave, Il est resté dans le flou. C'est le devant, l'arrière ? Côté pile, côté face ?

Ca la console, la Comtesse, de voir aussi chez l'autre, les ravages du temps.

Ce corps charbonneux couvert de papillons nécrophages que le néant grignote.

Et qui finira, comme le sien, par partir en poussières.

Satisfaite de sa visite, elle s'esquive par un tableau étroit comme une meurtrière. Au-dessus d'un bout de rivage, l'immensité du ciel ou de la mer.

Chaque année, au jour de sa mort, c'est un peu comme son tour de propriétaire. Même dans l'au-delà, la routine existe.

Pierre ARONEANU

Siorac, 12 . 01 . 2013





Véronique Blanc et le corps déchiré,

Une émotion qui vient de loin, un questionnement premier, la place de l'être... Ici, dans l'immédiat... La figuration et l'abstraction se côtoient comme pour exprimer des paradoxes qui se rejoignent, se marient, avec parfois une ligne nette qui traverse l'espace, une rupture, un arrêt.

La silhouette d'un corps... Embaumé de fleurs, de toutes petites fleurs, noires des heures de concentration de patience, comme pour reconstituer, reconstruire.

On décèle dans son travail l'amour du textile qui se retrouve sous forme d'un fil oublié, posé. Le hasard d'une tache devant une bouche ouverte laisse exprimer le langage ?... Ou mieux, l'envie de dire, s'exprimer, raconter, crier.

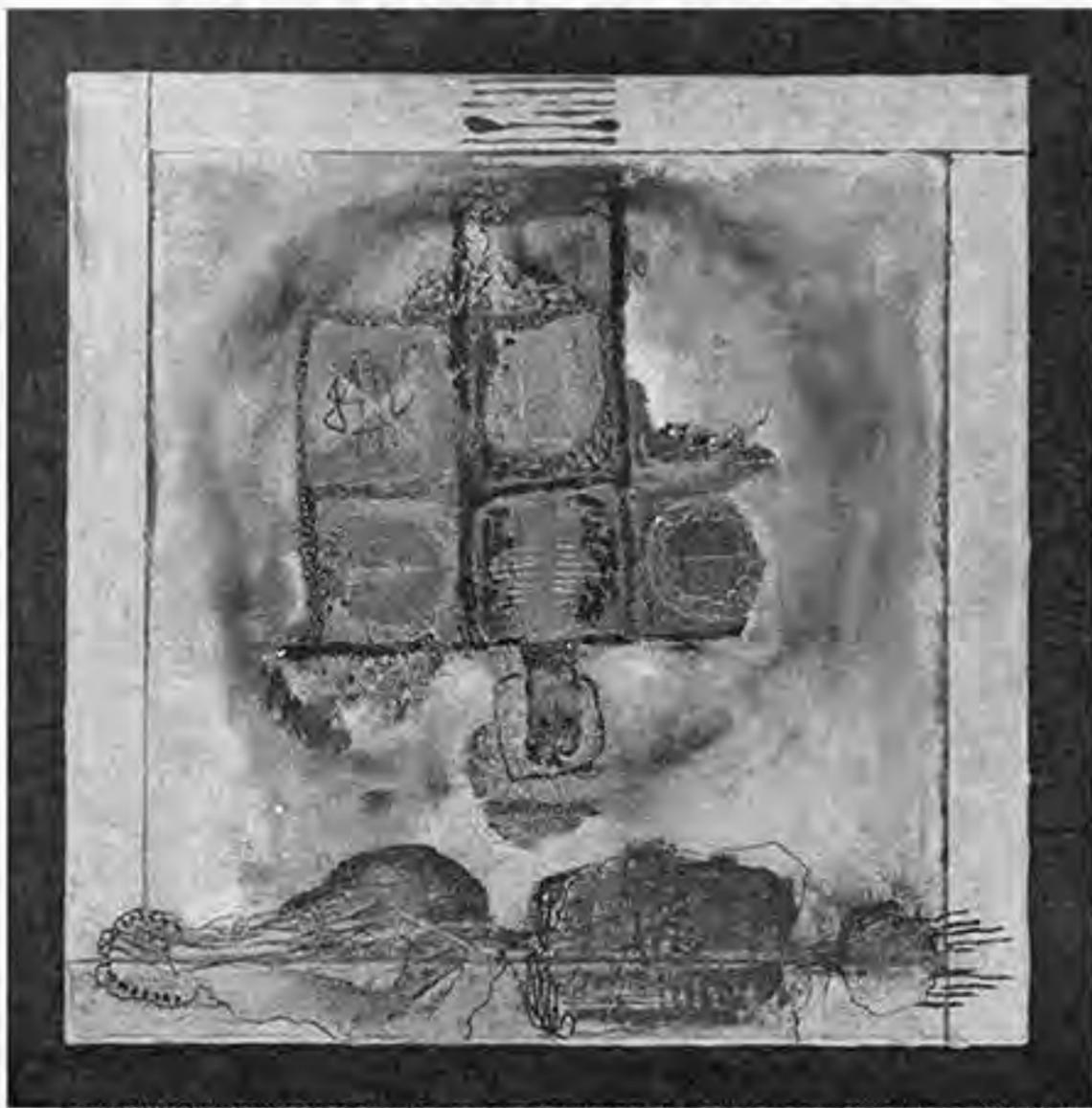
Le corps... Une constante, morcelé, pour finalement s'évanouir dans l'abstraction avec des couleurs du terra-cota au noir, qui nous ramènent à notre présence sur terre... Un brin d'herbe verte nous rafraîchit, légère impression d'une brise qui nous touche.

Le travail de Véronique Blanc est intimiste... Envie de dire que c'est à regarder les yeux fermés.

Indiana Requetérant Faure, Saint Cyprien le 19.12.2012.

POSTE GRANGIER À DIJON
JUSQU'AU 11 FÉVRIER

« Autres Nous » LES ÉMOTIONS enfouies



Véronique Blanc multiplie les techniques et les matériaux

L'ITINÉRAIRE B du festival propose une escale à la Poste, le temps de découvrir l'œuvre de Véronique Patris.

Cette jeune artiste Lorraine multiplie les techniques et les matériaux : textures diverses, enduits, colles, peinture, dessin, avec un intérêt tout particulier pour les pigments et les matières naturelles. Par un jeu de recouvrement du support

(bois, toile ou papier), de grattage et de stratification, elle cherche à restaurer les couleurs et les émotions enfouies sous la matière.

L'abstraction laisse entrevoir la figure humaine et nous invite à saisir les émotions de ces « autres nous », ou peut-être de nos « autres nous ».

Du lundi au vendredi de 8 heures à 19 heures, le samedi de 8 heures à 12 heures.

[...] Véronique Blanc, échappant à la pétrification, revendique que visages et corps ne cessent de risquer des métamorphoses. En des matières diverses et subtiles, encre, papier, enduits vulgaires, bois, pigments bruts, elle mêle organicité et abstraction. De la danse macabre au corps du dedans, qui a les rougeurs de l'enfer, elle a l'art d'échapper à ce qui serait une volonté tyrannique de la forme. [...]

(extrait de texte)

J.Broustra, septembre 2002.





[...] Véronique Blanc m'a imposé son évidence lorsqu'elle est apparue un jour sur la scène de Danse Singulière.

D'emblée funambule entre retenue vulnérable et émergence explosive, elle s'y offrait déjà à voir en ce qui fonde sa mise en jeu, du côté de l'imaginaire corporel.

Déjà tendue et dansante entre ce qui, lui donnant forme, tente de le contenir et l'impulsion, surgie des entrailles mêmes, qui sans cesse perturbe et déborde.

Son lieu est bien celui qui, à l'endroit de la peau et de la limite, enforme et résiste à ce qui enferme. [...]

(extrait de texte)

M.Guiraud, Bordeaux, janvier 2007.